

Raja Mlayeh

Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis
(Université de Tunis El-Manar)

L'écriture brisée de Dieu : fiction des ruines et palimpseste biblique dans *Le Livre des malédictions* d'Alain Nadaud

« Lorsque l'Éternel eut achevé de parler à Moïse sur la montagne de Sinaï, il lui donna les deux tables du témoignage, tables de pierre, écrites du doigt de Dieu. » (Ex 31 : 18)

Alain Nadaud¹ prend l'Ancien Testament au pied de la lettre : c'est Dieu lui-même qui aurait gravé, de sa propre main, les paroles de l'Alliance sur les tables de la Loi. Cette affirmation scripturaire entraîne une conséquence vertigineuse : lorsque Moïse, découvrant son peuple en adoration devant le veau d'or, brise ces tables dans un accès de colère (Ex 32 : 19), c'est l'écriture divine elle-même qui est détruite.

Dans *Le Livre des malédictions* (1995b), Nadaud élabore une fiction nourrie par une lecture hypertextuelle de la Bible. Il y développe une hypothèse à la fois simple et déroutante : et si les fragments des Tables brisées étaient encore là, abandonnés au pied du mont Sinaï ? Pourquoi personne, ni à l'époque de Moïse ni par la suite, n'a-t-il songé à les récupérer ? Pourquoi n'a-t-on jamais enquêté sur le sort de ces éclats de pierre ? Et, d'ailleurs, en quelle langue Dieu avait-il inscrit sa Loi ?

■ Raja Mlayeh – doctorante à l'Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis, Université de Tunis El-Manar UTM au sein du Laboratoire des Recherches et des Études Brachylogiques (LR24ES05), professeure certifiée de littérature française rattachée au Ministère de l'Éducation nationale tunisien. Adresse de correspondance : Rue Hedi Nouira 5020 Jemmel (Tunisie) ; e-mail : raja.mlayeh@issht.utm.tn

ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0005-8838-1606>

1. Alain Nadaud (1948-2015) est un écrivain français, auteur notamment d'*Archéologie du zéro* (1984), *La Mémoire d'Érostrate* (1992), *Auguste fulminant* (1997), *Si Dieu existe* (2007)...

S'inspirant de cette faille dans le texte sacré, Nadaud construit une fiction où se mêlent enquête, érudition et vertige métaphysique. En faisant de l'oubli des Tables un point de départ romanesque, *Le Livre des malédictions* interroge les fondements de l'écriture, de la mémoire et du sacré. Au commencement était le Verbe ; au commencement était le Livre, surenchérit Nadaud, tout en déployant un imaginaire de la ruine à la faveur duquel la parole divine s'éparpille à travers les siècles et cède la place aux pouvoirs de la fiction.

« La Bible elle-même n'est-elle pas lire d'abord comme un roman ? ». À cette fausse question d'Edmond Jabès, placée en exergue dès la première page du roman, la réponse semble affirmative : ce n'est qu'en la lisant comme telle que peuvent se déployer les hypothèses du *Livre des malédictions*.

Or, la Bible mentionne bel et bien des personnages et des lieux réputés historiques. Tel fut d'ailleurs l'objectif initial de l'archéologie qui, avant de devenir une discipline autonome et laïque au XX^e siècle, visait au XIX^e siècle à démontrer la véracité de la Bible². Ce rappel nous semble utile car il éclaire le choix, chez Nadaud, de faire de l'un de ses personnages principaux, David Tracher, un paléographe et épigraphiste assumant souvent aussi le rôle d'archéologue. Mais, au rôle déjà mentionné, qui fut celui de l'archéologie à ses débuts, s'ajoutent les enjeux proprement contemporains de la quête de ce personnage-archéologue. Ce sont précisément ces enjeux que nous proposons d'éclairer dans le cadre de notre article en interrogeant la manière dont Alain Nadaud fait de l'intertextualité biblique une véritable matière romanesque, voire un laboratoire d'écriture, dans *Le Livre des malédictions*. Comment l'auteur réécrit-t-il le texte biblique et comment cette réécriture transforme-t-elle les récits sacrés en espace de réflexion sur l'origine de l'écriture ainsi que sur un imaginaire de la ruine centré sur la survie et la fragmentation des textes ?

Pour répondre à ces questions, notre réflexion reposera sur trois axes. Nous étudierons d'abord le motif de l'écriture divine, qui fait du roman une aventure métaphysique, puis l'investigation du texte biblique qui conduit à une réflexion sur le rôle de l'écriture ; enfin, la composition palimpsestique et l'esthétique du fragment.

1. Une aventure métaphysique

L'histoire commence par un prétexte : le narrateur, un détective privé, a pour mission de poursuivre et d'espionner Olga Krupsky, la femme d'André Krupsky, l'un des riches clients de son agence parisienne. Il s'agit aussi de la secrétaire de David Tracher, un paléographe et épigraphiste français. Au moment où le narrateur-détec-

2. « Les pionniers de l'archéologie proche-orientale, au XIX^e siècle, entendaient surtout confirmer sur le terrain les informations tirées de la Bible [...]. L'archéologie a toujours joué un rôle majeur dans les débats sur la valeur historique de la Bible [...]. Monuments et documents écrits faisaient revivre les grands empires orientaux, avec leur capitale, telles Ninive et Babylone, connues jusque-là seulement par les textes bibliques » (Bordreuil et Sérandour, 2012).

tive réussit à se faire admettre, moyennant une fausse identité, au laboratoire de paléographie, à gagner la confiance d'Olga et à prendre connaissance de la nature de ses travaux de recherches avec David, le polar vire à l'aventure métaphysique.

En effet, bien que ce roman réunisse – ou plutôt emprunte – tous les ingrédients du polar (meurtre, tentatives de meurtre, déetective privé, enquête policière, Mossad, armes à feu, multiples pistes et hypothèses, divers suspects, etc.), il ne faut jamais s'y tromper : car il s'agit avant tout, pour reprendre les mots de Nadaud, d'un « roman d'aventures métaphysique », comme il l'explique dans son entretien avec Pierre Bergounioux :

Par ce que j'ai appelé « roman d'aventures métaphysique », j'ai voulu définir un roman qui serait un véritable récit d'aventures, et dont le personnage principal ne serait pas un héros au sens traditionnel du terme, mais un concept, une notion. (Nadaud, 1987, p. 91)

Il ressort, à la lumière des propos de Nadaud et de la lecture du *Livre des malédictions*, que le véritable protagoniste de l'œuvre n'est ni l'archéologue David Tracher ni le narrateur-déTECTIVE – bien que ce soit la voix de ce dernier qui porte l'ensemble du récit –, mais l'Écriture elle-même, élevée au rang d'héroïne conceptuelle :

Finalement, l'Horeb aura été le pupitre de Dieu, son écritoire, sa table de travail en quelque sorte. Car c'est là, sur ce sommet en forme de plan incliné, qu'il sera venu s'accouder pour écrire. (Nadaud, 1995b, p. 44-45)

C'est par ces mots que s'exclame David Tracher, émerveillé devant ce lieu sanctifié par la mémoire d'une théophanie. Une subtile métaphore filée assimile la montagne sacrée à un bureau d'écrivain ou à une table de travail. La forme naturelle de la montagne, « en forme de plan incliné », est littéralement comparée ici à la pente d'un pupitre. Quant à Dieu lui-même, on l'imagine presque se penchant sur Sa création, absorbé par Son travail, comme un artiste ou un écrivain ; une image qui humanise la divinité et confère une dimension sacrée à l'acte d'écriture.

Car se trouver en présence [...] de cette écriture là, ce serait comme de se retrouver en la présence même de Dieu, ni plus ni moins de plain-pied avec lui, d'égal à égal ! Présence non pas simplement mise noir sur blanc ou effleurant la surface d'un vélin mais gravée dans la pierre, et donc capturée, immobilisée : telle serait la preuve tangible, manifeste, de son existence, encore active, comme seules des lettres en effet tracées à la main [...] pourraient témoigner. Fossilisée ? Prise au piège ? Pour l'heure, j'ignore tout de la forme qu'elles peuvent avoir ! Ont-elles réduit la roche en cendres ou demeurent-elles, comme je l'espère, mouvantes, en déplacement dans le cœur de la pierre, rougeoyantes ainsi que des braises ou susceptibles d'éblouir qui les découvre par l'intensité de tant de lumière accumulée ? (Nadaud, 1995b, p. 110)

C'est encore une fois David Tracher, le personnage à la fois paléographe et archéologue, qui prend ici la parole. Pour lui, l'écriture divine ne se contente pas d'être une trace ; elle est aussi une relique, une preuve tangible et ultime de l'existence de Dieu. Bien plus, elle incarne une présence : le signe (la lettre) et le signifié (le divin) ne font qu'un. Le support même de cette écriture – en l'occurrence, la pierre des Tables de la Loi – n'est pas anodin : il évoque la permanence, l'indestructibilité, et confère à la parole divine un caractère de vérité immuable et définitive. Cette écriture n'est pas simplement déposée en surface : elle est gravée, incisée, comme pour mieux faire corps avec la matière. Elle ne témoigne pas seulement de son auteur, mais en conserve et transmet la puissance vivante, capable aussi bien d'éblouir que de consumer. Ignorant « pour l'heure [...] tout de la forme » que peuvent avoir ces lettres divines, Tracher se promet de *creuser* plus loin – dans les deux sens du terme – afin d'obtenir une réponse à ses questionnements.

Désobéissant aux consignes de son directeur de l'Institut de paléographie – et prenant le risque de perdre son poste, les financements de sa mission initiale, voire sa vie –, David Tracher n'aurait jamais dû dépasser le site de Serabit el-Khadem, en Égypte, où il était chargé de fouiller les vestiges des mines dans lesquelles, autrefois, les esclaves hébreux travaillaient à extraire des turquoises. Mais la vision de la montagne de Dieu, l'a détourné de son itinéraire, l'entraînant à céder à un appel mystérieux et irrésistible :

Le cheikh Barakat me montre les restes du village fortifié où habitaient les ouvriers qui exploitaient ces mines. Du haut de cette colline, il me désigne au loin, le Djebel Moussa – ou mont Moïse, détaché des autres massifs et dont les flancs sont si violemment frappés par la réverbération des derniers reflets du couchant qu'on croirait être à même de le toucher de la main. Mais alors, me dis-je, l'attention des esclaves qui travaillaient ici n'avait pu être qu'attirée par les nuées, inhabituelles en juillet, par le grondement du tonnerre et par l'éclat de la foudre qui illumina ce sommet lorsque Yahvé descendit à la rencontre de Moïse... (Nadaud, 1995b, p. 25)

La vue de la montagne emblématique suffit à convaincre le paléographe de changer de cap, de s'éloigner de son site initial de fouilles, afin de s'adonner à l'élucidation d'une hypothèse qui avait germé en lui plusieurs années auparavant sans qu'il ait eu l'occasion de la vérifier ; son directeur, André Caillotte, « s'était opposé à ce qu' [il] poursuive, même pour [son] propre compte, de telles recherches » (Nadaud, 1995b, p. 25). L'hypothèse que le paléographe cherche à vérifier s'inspire de la lecture de l'Ancien Testament, selon lequel Moïse aurait brisé les Tables de la Loi dans un moment de colère contre son peuple, succombant à la tentation d'adorer le veau d'or. Ladite hypothèse, est résumée³ par Nicole Casanova, dans sa chronique sur le roman de Nadaud, en ces termes :

3. Voir aussi, pour un autre résumé, la chronique de Serge Safran (1995, p. 66) sur *Le Livre des malédictions*.

À maintes reprises, l'Ancien Testament répète que Dieu lui-même a écrit *sur les Tables les paroles de l'Alliance*. Puis, en descendant du Sinaï et retrouvant son peuple voué au Veau d'or, Moïse furieux aurait brisé les Tables. Pourquoi les morceaux n'en seraient-ils pas restés sur place ? L'épisode – Moïse est un personnage historique – ne date que du XIII^e siècle avant J. C., nous possédons des documents bien plus vieux que cela. Voilà ce qui passe un jour par la tête de David Tracher [...]. Le doigt de Dieu a dû écrire en lettres de feu, s'il existe une chance infime pour qu'en subsiste un léger halo, une tiédeur attardée, il faut aller y voir – par acquis de conscience. (Casanova, 1995, p. 10)

Or, rien de tel, pour en avoir le cœur net, que de vérifier sur place. Il serait utile d'évoquer, à titre anecdotique, la démarche de Nadaud lui-même, semblable à celle de son personnage-archéologue, qui consiste à prospecter le terrain avant de livrer ses hypothèses. En effet, l'auteur déclare avoir l'habitude de se rendre sur les lieux appelés à servir de cadre à ses romans. Les pieds bien ancrés sur la terre du mont Sinaï, Nadaud, tel un archéologue, scrute d'abord l'espace qui va donner à « l'amplitude imaginaire » de la montagne mythique toutes les raisons et tous les moyens de se déployer dans son récit. C'est là qu'il s'émerveille de ce qu'il appelle, dans son article, « la différence de potentiel » entre, d'une part, la façon dont ce lieu « s'offre aux regards aujourd'hui avec sa somptuosité naturelle et les dégradations qu'il a subies » et, d'autre part, « la dimension incommensurable du mythe auquel il a donné naissance » (Nadaud, 1995a, p. 104).

Or, c'est précisément dans l'exploration de cet écart, de cette superposition entre le lieu réel et le récit mythique, que le roman opère comme un véritable palimpseste biblique. En effet, l'attention portée au terrain réel ne relève pas seulement d'un souci documentaire : elle prépare aussi le travail d'écriture par lequel Nadaud superpose les strates du mythe, de l'histoire et de la fiction. Le Mont Sinaï qu'il arpente devient ainsi la base matérielle d'une réécriture qui interroge le récit biblique tout en explorant de nouvelles perspectives et en abordant des enjeux contemporains.

2. Un palimpseste biblique : réécrire sans effacer

L'aventure métaphysique de David Tracher commence alors par l'observation des lieux réputés avoir accueilli le fameux épisode biblique de la rencontre de Moïse avec Dieu, et se prolonge dans les interminables hypothèses qu'il ne cesse de formuler à partir de l'étude des failles du texte sacré.

D'abord, Tracher s'intéresse uniquement au sort des premières tables, celles qui furent brisées, car il suppose qu'elles avaient été écrites du doigt de Dieu, à la différence des secondes, rédigées par Moïse sous la dictée divine, comme le laisse entendre cet extrait, qu'il dit avoir relevé de l'Exode (34 : 27-28), montrant que c'est bien Moïse qui a écrit les deuxièmes tables :

27 Yahvé dit à Moïse : « Mets par écrit ces paroles car selon ces clauses, j'ai conclu mon alliance avec toi et avec Israël ».

28 Moïse demeura là, avec Yahvé, quarante jours et quarante nuits. Il ne mangea ni ne but, et il écrivit sur les tables les paroles de l'Alliance, les dix paroles. (Nadaud, 1995b, p. 60)

Tracher consigne dans son journal tous les passages de la Bible relatifs à cet épisode. À l'issue d'un long travail de comparaison, le savant conclut à la valeur inestimable – et pourtant étrangement ignorée – des précieuses premières tables brisées, et se persuade qu'il est encore en mesure d'en retrouver les fragments.

Tant de gens ont circulé dans ces montagnes depuis des siècles. Peut-être ces fragments des premières tables de la Loi ont-ils été récupérés et mis en lieu sûr par les anachorètes installés là dès les débuts de l'ère chrétienne... À moins que l'endroit ne soit pas le bon ? À aucun moment je n'ai réussi à faire en sorte que les principaux éléments du récit biblique correspondent à la topographie des lieux. (Nadaud, 1995b, p. 43)

En tentant, mais vainement, de faire coïncider les anciens relevés topographiques qu'il découvre dans la bibliothèque du monastère avec les données du terrain, Tracher en vient à douter du véritable emplacement de la montagne de l'Horeb. Se replongeant dans la Bible, il relève que certains textes décrivent une activité volcanique et sismique de cette montagne. Il entreprend alors de consigner ces passages sous forme de colonnes dans son journal. Parmi les extraits relevés, figure notamment le Premier Livre des Rois (I Rois 19 : 8-12) :

11 Et voici que Yahvé passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant de Yahvé, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre ; 12 et après le tremblement de terre un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu... (Nadaud, 1995b, p. 95)

Or, de telles conditions ne peuvent correspondre, selon Tracher, qu'aux montagnes d'Arabie, dont de nombreuses études ont signalé l'activité volcanique dans le passé, contrairement à celles d'Égypte. Persuadé d'aller au bout de ses idées, il traverse le désert du Hedjaz, poursuivi par les agents du Mossad, alors que la guerre des Six Jours fait rage.

À mesure que Tracher s'enfonce dans ses recherches, ses hypothèses prennent de l'ampleur et frôlent parfois l'extravagance : Moïse aurait été séduit, moins par la vision de Dieu que par la découverte de l'écriture elle-même. Les tables de la Loi renfermaient, selon le passionné paléographe, la première écriture alphabétique, supposée contrecarrer le culte des images qu'une écriture hiéroglyphe – en plus d'être celle de l'ennemi égyptien – ne peut que renforcer. L'écriture alphabétique, pense-t-il, au-

rait ainsi introduit le monothéisme : « De même que seul l'arbitraire du signe permet l'accès au concept, de même seule l'invention de l'alphabet aurait permis d'atteindre à une conception abstraite et monothéiste de la divinité » (Nadaud, 1995b, p. 163). Et si l'expression « le peuple du Livre », accolée aux juifs, était à prendre au pied de la lettre ? poursuit encore Tracher.

C'est [...] cela la première et véritable Incarnation ! « Au commencement était le Verbe. » L'Esprit de Dieu, flottant au-dessus des eaux, qui soudain se donne une forme : un corps de lettres. Le Verbe donc, préexistant à toute chose et de toute éternité, qui décide de se faire chair en passant par l'écriture ! Et dont la chair même n'est alors rien d'autre que ces lettres arbitraires – invention purement humaine ? –, dont il aura emprunté les originaux à seule fin de se faire reconnaître et obéir. (Nadaud, 1995b, p. 111)

Tracher explore ici une possible relation entre le divin et le langage, en montrant que l'écriture devient le médium par lequel Dieu s'incarne, étant lui-même le Verbe. Il propose alors une vision mystico-symbolique de l'écriture : elle est la manifestation tangible du divin. Inversement, « c'est l'écriture qui est à l'origine de tout ce qui existe » (Nadaud, 1995b, p. 222), et même de Dieu lui-même. Il s'agit alors d'un questionnement philosophique qui invite à réfléchir sur la frontière entre le divin et l'humain, le spirituel et le matériel, ainsi que sur la capacité de l'écriture à servir de vecteur de transcendance.

Par ailleurs, le titre « Le Livre des malédictions » renvoie au nom du rouleau que Tracher achète aux Bédouins et qu'il s'acharne à traduire alors même qu'il est au bord de l'épuisement, poursuivi jusqu'à la mort par les Israélites. Ce rouleau – « Le Livre des malédictions », dont le nom et le contenu sont une pure invention de Nadaud – se présente pourtant comme l'un des fameux manuscrits de la mer Morte⁴ (également appelés manuscrits de Qumrân). Or, le choix de ce nom, qui est aussi le titre du roman convoque explicitement un imaginaire biblique inversé : non plus une bénédiction fondatrice, mais une malédiction fragmentaire.

3. La fiction des ruines : le fragment comme ruine du texte

Le Livre des malédictions se construit sur un canevas biblique explicite : d'abord le titre, faisant clairement écho au Livre de Dieu, mais aussi la structure en documents qui domine le roman et qui peut être interprétée comme une subversion de l'autorité biblique. L'écriture n'est plus divine mais humaine, faillible, manipulée. Les documents historiques prennent la place des Écritures saintes, mais ils sont eux-mêmes sus-

4. Voir Bordreuil et Sérandour (2012) : « Datés du IIe siècle av. J.-C. au Ier siècle de l'ère chrétienne, les manuscrits de la mer Morte découverts à Qumrân sont parmi les documents les plus fameux ». Rapelons aussi que ces textes, importante découverte archéologique, ont été publiés dans « La Pléiade » sous le titre *La Bible. Écrits intertestamentaires* (1987).

pects. En filigrane, le texte dialogue avec les Écritures, moins pour les reproduire que pour mieux les déconstruire. Car les documents, véritables « marques de fabrique⁵ » de l'écriture nadaldienne – ils sont présents dans la plupart des romans de Nadaud – participent surtout à une mise en scène du doute, de la réécriture, de la falsification et de la déconstruction de l'Histoire grâce au subtil mélange de l'apocryphe et de l'authentique :

Si l'idée première du récit est d'une remarquable originalité, sa mise en œuvre ne serait rien sans la superbe et malicieuse habileté du conteur, son astucieuse manière de mêler le vrai (?) et l'apocryphe, le demi-vrai et le demi-faux, ce que l'on prend pour historique et qui est fiction, ce que l'on prend pour imaginaire et qui est réel. Ce que l'on pourrait appeler – et qui est caractéristique de l'art d'Alain Nadaud : le rêve historique, cette façon de circuler sur des chemins trop frayés de l'Histoire et de les fuir pour découvrir d'étranges routes fausses qui pourraient être authentiques et qui conduisent en vérité aux contrées apparemment mystérieuses de notre réel et de notre présent. (Gamarra, 1996, p. 199)

Parmi les exemples que nous pouvons donner à l'appui des stratégies narratives relevées par Pierre Gamarra figurent les innombrables références placées en notes de bas de page dans le roman, difficiles à vérifier tant les fausses et les authentiques s'y trouvent inextricablement mêlées. Pour n'en citer qu'un seul : on peut lire sur une même page, deux noms d'auteurs que Tracher affirme avoir consultés pour les besoins de sa documentation : C.T. Beke et Sergio Furlanetto (Nadaud, 1995b, p. 223). Or, le premier est un explorateur britannique et critique biblique authentique, tandis que le second est un nom fictif⁶. Les exemples sont également nombreux de documents – *Le Livre des malédictions* en compte seize au total, s'étalant sur cinquante et une pages du roman – dont le contenu et les références sont entièrement inventés par l'auteur⁷.

5. Dans une lettre à son éditeur, Nadaud écrit : « Je sais bien que la façon que j'ai de vouloir renouveler l'architecture du roman et de le sortir de son intrigue de type linéaire, et ça depuis *Archéologie du zéro* (12 refus, je le rappelle), fait problème. Mais je pensais que cela avait été admis comme faisant partie de ma "marque de fabrique", c'est du moins ce que le noyau de lecteurs qui me lit a compris » (2017, p. 17).

6. Nadaud dit à propos de son goût de l'apocryphe (Corsetti, 1992, p. 196) : « C'est à tort, je crois, et pour ne pas m'avoir lu, qu'il arrive qu'on qualifie mes livres de "romans historiques". Je fonctionne à l'égard de l'histoire comme ces prédateurs qui ravagent tout sur leur passage [...]. Bien malin celui qui [...] parviendra à démêler le vrai du faux puisque je ne m'y retrouve pas moi-même [...], dès que je n'ai plus accès aux données que je cherche, j'invente ».

7. Voir à ce propos (Viart, 2019) qui y voit une esthétique littéraire contemporaine en signalant « nombre de romans qui trouvent dans la constitution d'archives fictives un dispositif narratif fructueux, susceptible de relancer l'imaginaire. Pour n'en donner qu'un exemple, l'écrivain Alain Nadaud, qui prône justement le développement d'un "nouvel imaginaire", invente dans plusieurs de ses romans des archives apocryphes autour desquelles se construit toute une investigation ».

Parmi les documents fictifs figure le rouleau « Le Livre des malédictions », censé être l'un des fameux manuscrits de Qumran. Après s'être donné tant de mal à acquérir le précieux rouleau, traversé le désert de la frontière arabo-jordanienne à dos de chameau, et encouru tant de risques en chemin, ce n'est pas le Livre des malédictions dont Tracher croit disposer, mais seulement son préambule. Loin de la vérité biblique, on a affaire à une vérité éclatée, une mémoire fracturée. Il s'agit d'écrire l'Histoire en miettes. Le fragment prévaut dans tout le roman.

La vulnérabilité des manuscrits fragmentés est aussi une constante dans l'œuvre de Nadaud. Ils semblent toujours sur le point de se réduire en poussière dès qu'on les affleure. Leurs conditions de conservation sont précaires, et leur découverte relève le plus souvent du plus banal des hasards. Ainsi, l'humanité ne doit la mise au jour des manuscrits de Qumran, qu'à une chèvre égarée que son berger eut la curiosité de suivre (Nadaud, 1995b, p. 123). Le résultat fut une découverte archéologique majeure :

Au total, onze grottes furent répertoriées, qui livrèrent une douzaine de rouleaux connus à ce jour et des milliers d'autres fragments, parfois réduits à quelques mots ; certains de ces débris – dont un passage de l'Exode en hébreu – furent même découverts, parmi des herbes et autres déchets, dans les nids des vautours perchés dans la falaise. (Nadaud, 1995b, p. 125)

La « douzaine de rouleaux » mentionnée illustre une partie de ce qui a survécu ; l'état fragmentaire est clairement mis en avant à travers les expressions : des « milliers d'autres fragments », parfois réduits à « quelques mots ». L'écriture est donc présente sous la forme de bribes, appelant nécessairement une reconstitution après-coup pour compléter les parties effacées ou manquantes. L'Histoire apparaît alors comme incomplète, endommagée, voire manipulée. Elle ne nous parvient que par fragments, altérés par le temps et les mauvaises conditions de conservation sur lesquelles Nadaud insiste. Elle est aussi le produit d'un rapport de forces souvent inéquitable. L'histoire des services secrets Israéliens traquant Tracher pour s'emparer des manuscrits découverts par les Bédouins en fournit un exemple éloquent⁸. Car c'est justement leur valeur historique qui fragilise en quelque sorte les documents du passé, puisqu'elle en fait en même temps un objet de convoitise. Plus un manuscrit ou un parchemin est ancien, plus il acquiert une valeur colossale et devient la cible de vols et de trafics illégaux :

Qui dira le nombre de fragments de rouleaux ou de rouleaux entiers, qui furent ainsi transportés [...] dans [...] de vieux bidons d'huile d'olive, ou quantité d'autres cachettes

8. On se rappelle ici les travaux de Jacques Derrida sur le rapport archive/pouvoir (*Mal d'archive*, 1995).

qui, pour être plus ou moins astucieuses, furent pour la plupart fatales à d'aussi fragiles manuscrits ? (Nadaud, 1995b, p. 125)

Les manuscrits se présentent dans l'œuvre de Nadaud comme étant des « ruines » à travers deux aspects essentiels. D'abord, ils sont frappés d'une précarité inhérente à tout manuscrit découvert en dehors des circuits ordinaires de fouilles autorisées, comme le dit le paléographe David Tracher :

Qui fera le décompte des manuscrits, trop fragiles, que les transactions clandestines, le manque de soins, les transports n'importe comment, les manipulations diverses, l'inattention ont réduits en poussière et dispersés au vent du désert ? mais aussi, tant de faux sont en circulation. (Nadaud, 1995b, p. 113)

Ensuite, la précarité se manifeste à travers l'état même de ces « ruines écrites⁹ » car le sens qu'elles recèlent est tributaire d'un effort humain d'interprétation et de déchiffrage souvent incertain à cause de leurs conditions de conservation souvent altérées ou fragiles. Nadaud semble vouloir insister là-dessus. Il ne faut dès lors pas s'étonner que le laboratoire de paléographie où Tracher et Olga travaillent au déchiffrement de manuscrits millénaires soit situé dans les combles poussiéreux du Muséum d'Histoire naturelle. Un lieu précaire dont ils risquent d'ailleurs à tout moment d'être expulsés, au grand préjudice des manuscrits. « Je ne me sens pas la force », dit Olga, « de tout réemballer dans des cartons. La plupart des manuscrits sur lesquels nous travaillons sont d'une extrême fragilité : certains ne le supporteraient pas » (Nadaud, 1995b, p. 37). Encore plus étrange, l'annonce de la vente de manuscrits bibliques à l'histoire plusieurs fois millénaires, est insérée, mine de rien, entre celles de vente de citernes industrielles et de soudeuses électriques :

J'étais tombé sur une édition de la veille du Wall Street Journal et, chose que personne n'avait remarquée, sur une singulière annonce : entre deux publicités, l'une pour les citernes industrielles en acier inoxydable, l'autre qui vantait des performances d'une soudeuse électrique, il était proposé à la vente des manuscrits bibliques, soi-disant datés du IIe siècle av. J.-C. (Nadaud, 1995b, p. 114)

De la parole révélée à la parole déchue, il n'y a qu'un pas. Le narrateur n'est pas prophète mais scripteur sans Dieu, sans révélation, hanté par des fragments sans cohérence. Plus d'inspiration divine, seulement des documents, des archives mortes. Comme un manuscrit gratté, *Le Livre des malédictions* inscrit sa propre parole sur les débris de textes anciens pour dire que l'Histoire n'est qu'un espace ruiné.

9. L'expression est empruntée à Bouguerra, M. R. (2006). Fonctions des « ruines écrites ». *Ruins and their functions in French literature*, Thélème, revista complutense de estudios franceses, Université Complutense (Madrid), n°21, p. 15-33, [En ligne]. <http://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/view/THEL0606120015A/33222>.

Alain Nadaud transforme la Bible en palimpseste littéraire : non pas pour en effacer la trace, mais pour révéler l'impossibilité d'un discours univoque. Si la Bible fonde une mémoire collective autoritaire, Nadaud propose un anti-livre qui s'oppose à toute certitude historique. En cela, il interroge la fonction même de la littérature dans une époque privée de transcendance : écrire malgré le silence de Dieu, malgré les ruines, en stratifiant la fiction. La Bible devient matrice de réflexion sur l'écriture et la vérité.

RÉFÉRENCES

- Bordreuil, P., et Sérandour, A. (2012). Bible et archéologie. *Universalia 2012*, Encyclopædia Universalis (p. 232-241), [En ligne]. <https://www.universalis-edu.com/encyclopedie/bible-bible-et-archeologie/>.
- Casanova, N. (1995, octobre). Lettres perdues sur le Sinaï. *La Quinzaine Littéraire*, 678, 10.
- Corsetti, J.-P. (1992, août-septembre). La « grande scripturie » d'Alain Nadaud [Entretien]. *Esprit*, 184, 194-198.
- Gamarra, P. (1996, janvier-février). Fiction et réalité. *Europe : revue littéraire mensuelle*, 74(801-802), 195-199.
- Nadaud, A. (1987, juillet-août). Deux romanciers en question(s) : A. Nadaud et P. Bergounioux [Entretien]. *La Pensée / Une nouvelle modernité romanesque*, 258, 89-103.
- Nadaud, A. (1995a, septembre). Dieu, vu de dos (Lettre du Sinaï). *La Nouvelle Revue française*, 512, 103-112.
- Nadaud, A. (1995b). *Le Livre des malédictions*. Paris : Grasset.
- Nadaud, A. (2017). Au jour le jour (Journal inédit 2000-2012). Dans D. Meskache et D. Viart (dir.), *Autour de Alain Nadaud*. Actes du Colloque Paris Nanterre 19-20 octobre 2017 (p. 9-56). Saint-Benoît-du-Sault : Tarabuste Éditions.
- Safran, S. (1995, décembre). L'aventurier de l'arche perdue [*Le Livre des malédictions*]. *Magazine littéraire*, 338, 66.
- Viart, D. (2019, 15 septembre). L'archive substitutive. Poétique de l'approximation historique. *Fabula / Les colloques*, « Les écritures des archives : littérature, discipline littéraire et archives », [En ligne]. <https://www.fabula.org/colloques/document6334.php>.

RÉSUMÉ : Cet article propose une lecture hypertextuelle du roman de Nadaud, *Le Livre des malédictions*, envisagé comme un palimpseste biblique : une réécriture fragmentaire, spéculative et profane de l'épisode mosaïque, qui donne une seconde vie narrative aux éclats du texte sacré (les tables de la Loi brisées par Moïse) en les transformant en matière à la fois romanesque et philosophique. À travers le destin de David Tracher, paléographe obsédé par la quête des premières tables de la Loi, l'enquête narrative se déploie comme une fiction des ruines : fragments brisés, hypothèses extravagantes et textualité lacunaire dessinent une écriture qui se fait trace et vestige. Mobilisant la notion de palimpseste (Genette), Nadaud fait du texte lui-même un espace de superpositions, de réécritures et de brouillage, où se confondent mémoire et invention.

Mots-clés : Nadaud, Bible, écriture, fragment, Histoire

God's Broken Writing: Fiction of Ruins and Biblical Palimpsest in Alain Nadaud's *Le Livre des malédictions*

ABSTRACT: This article offers a hypertextual reading of Nadaud's novel *Le Livre des malédictions*, conceived as a biblical palimpsest: a fragmentary, speculative, and secular rewriting of the Mosaic episode, which gives a second narrative life to the shards of the sacred text (the Tablets of the Law broken by Moses), transforming them into material that is both novelistic and philosophical. Through the fate of David Tracher, a paleographer obsessed with the quest for the first Tablets of the Law, the narrative investigation unfolds as a fiction of ruins: broken fragments, extravagant hypotheses, and fragmentary textuality outline a writing that becomes both trace and relic. Drawing on the notion of palimpsest (Genette), Nadaud turns the text itself into a space of superimpositions, rewritings, and obfuscations, where memory and invention merge.

Keywords: Nadaud, Bible, writing, fragment, History